D'OCRE ET DE SANG

Jérémie Abbet

Éditions ThoT
Roman

Jérémie Abbet est né à Sion en 1988. Dès la fin de sa scolarité, il intègre le monde professionnel afin de gagner en indépendance. Quelques années plus tard, il est engagé au sein d'une grande firme horlogère suisse et entreprend des études supérieures en parallèle de son travail. Par la suite, il s'oriente vers l'enseignement et devient maître professionnel à Lausanne. C'est durant ses nombreux trajets en train qu'il décide de se lancer dans l'écriture de romans et dans différents projets lui permettant d'exprimer toute sa créativité. Son premier roman, *Aaron Drayke*, est publié en 2016. *D'ocre et de sang* paraît en 2019 aux éditions ThoT.

À ma famille, à mes amis, et à toutes les personnes et les circonstances de la vie qui me permettent d'être inspiré chaque jour.

1.
Ego.

On a le choix dans notre vie
entre être heureux et avoir raison.
Marshall Rosenberg

Une pluie diluvienne s'abattait sur New York. Bordées de larges structures métalliques, les vitres de mon appartement amplifiaient le bruit incessant de l'eau qui perlait en abondance et floutait le panorama donnant sur Central Park, d'ordinaire si imposant. Malgré la fraîcheur de la pluie, l'air était lourd, pesant, presque étouffant. Avachi sur le canapé du salon, mon regard se perdait au loin. De longues minutes s'écoulèrent. J'étais plongé dans un sentiment d'abattement. L'impression d'asphyxier. Je finis par me lever pour rejoindre mon bureau. La table en chêne massif sur laquelle j'avais posé mon *laptop* conférait à la pièce un aspect authentique. La hauteur sous plafond était là aussi exceptionnelle et un tableau d'au moins deux mètres de long y était accroché. Dans un style abstrait et nuancé de gris, il symbolisait la

démesure de l'architecture new-yorkaise. Je me laissai tomber sur ma chaise de bureau, qui pivota lentement. Mes doigts tapotaient nerveusement sur l'accoudoir. Le célèbre jingle de Windows retentit et le fond d'écran dévoila une Aston Martin évoluant dans un paysage montagneux, apparemment photographiée dans la vallée de Glen Coe, en Écosse. Le contraste était saisissant entre la pureté de l'engin et le décor aride de cette région. Cette voiture dont la simplicité incarnait une sophistication brute et authentique. D'un double clic, j'ouvris un fichier contenant des milliers de photos. Peut-être même plusieurs dizaines de milliers de clichés, tous pris à différentes périodes de ma vie. Sans trop savoir pourquoi, je visionnais d'anciennes photos d'un *road trip* en Bolivie. D'agréables souvenirs refirent surface et un sentiment de nostalgie s'empara de moi, mais je rabattis l'écran et ils se dissipèrent aussitôt. Un long soupir, et je retombai dans ma solitude. La pluie martelait toujours les carreaux. Du bout des doigts, je fis tourner la bague que je portais sur mon annulaire. Puis, d'un geste vif, je la retirai de mon doigt et la laissai tomber. Elle heurta le parquet et s'immobilisa. J'étais épuisé, physiquement et psychiquement. Depuis un certain temps, je soupçonnais ma femme d'avoir une liaison. J'avais d'ailleurs passé plusieurs semaines à essayer de prouver la relation qu'elle entretenait avec un homme deux fois plus âgé qu'elle, accessoirement connu pour être un dealer de cocaïne. Mais à chaque fois que je mettais le doigt sur une preuve qui semblait irréfutable, elle parvenait à me faire douter. En l'espace de quinze jours, une société d'investigations avait finalement réussi à récolter assez d'éléments pour lui faire

cracher le morceau. L'enquête allait me coûter une fortune, mais j'étais reconnaissant du travail effectué par ce foutu détective. Ces découvertes étaient douloureuses mais je m'y accrochais, car elles représentaient la seule alternative acceptable pour sauver le peu de dignité qu'il me restait. Mon mariage était un échec, et même si j'avais la conscience tranquille, je n'avais jamais été aussi malheureux. Les prochains mois s'annonçaient difficiles, j'en étais conscient. Devoir annoncer ma décision de divorcer à mon entourage, expliquer cette histoire à laquelle je ne croyais pas, et toute la procédure qu'il fallait engager… J'essayai malgré tout de retrouver un peu de sérénité, mais l'incompréhension prenait le dessus. Âgé de vingt-cinq ans, je donnais des cours à la Parsons School of Design, une école reconnue pour former les meilleurs designers du pays. Je travaillais également sur mon premier roman, un projet qui occupait une bonne partie de mes journées et de mes nuits. Écrire me permettait de m'évader un peu, de penser à autre chose et sûrement de tenir le coup. Ma vie était bien remplie et je m'étais toujours senti plutôt épanoui, mais j'avais pourtant envie de tout balancer. Tirer un trait et recommencer.

En quittant mon appartement le lendemain, je pris l'ascenseur pour descendre les nombreux étages qui me séparaient du parking. Au septième étage, l'ascenseur s'arrêta. La porte s'ouvrit et une jeune femme aux cheveux blonds prit place. Il s'agissait de Vanessa, une Française qui avait vécu plusieurs années à Los Angeles et s'était installée à New York il y a

deux ans. Elle m'avait toujours regardé avec plus ou moins d'insistance. Ma femme en était un peu jalouse, du moins à l'époque où tout allait bien. Son regard langoureux s'était même intensifié depuis qu'elle avait eu connaissance de ma séparation. Elle l'avait appris en parlant avec Eddie, le *doorman* de l'immeuble auprès duquel je m'étais confié après une soirée un peu arrosée. Ce gars était vraiment sympa mais il était incapable de tenir sa langue. Il était au courant de tous les potins du quartier et contribuait activement à les faire circuler. Même le virus Ebola ne se propageait pas aussi vite que le bavardage incessant de celui qu'on avait surnommé « Eddie le loquace ». Vanessa s'était rapprochée et avait laissé glisser sa main sur la barre d'appui de l'ascenseur.

— Bonjour, ça va ? me demanda-t-elle en se mordillant le coin de la lèvre.

— Bonjour. Ça va bien, merci, répondis-je en essayant d'esquiver son regard.

Du coin de l'œil, elle observa la manière dont je m'étais habillé. J'avais parfois l'impression d'être décortiqué de la tête aux pieds. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au niveau du parking. Vanessa me souhaita une bonne journée et me regarda m'éloigner. Je sortis une clé de ma poche. Elle était de forme rectangulaire et bordée d'une partie métallique sur laquelle figurait la marque du véhicule. À la place numéro 27, un Range Rover bleu nuit était stationné. Après avoir déposé la mallette que je portais en bandoulière, je m'installai derrière le volant. Les sièges en cuir blanc, contrastant avec l'extérieur, apportaient

à cette voiture une touche d'élégance supplémentaire. Dans l'habitacle, les matériaux luxueux étaient omniprésents et une agréable odeur de cuir flottait. Le moteur démarra au quart de tour en pressant l'irrésistible bouton START ENGINE et je sortis du garage en faisant vrombir les huit cylindres de mon 4×4. Malgré l'heure matinale, la circulation était déjà bien dense. La cadence était rythmée par les klaxons qui retentissaient un peu partout. Il ne s'écoulait presque pas une minute sans que la sirène d'une ambulance ou d'une voiture de police ne se mette à hurler. Le soleil dardait ses premiers rayons à travers les imposants buildings et les minutes semblaient défiler à toute vitesse. Pourtant, le kilométrage de mon compteur progressait à une lenteur déconcertante. Je m'impatientai, tapotant nerveusement sur mon volant. Soudain, une brèche dans le trafic me permit de prendre un raccourci en empruntant une petite ruelle qui débouchait sur une avenue peu fréquentée. Ça n'était pas encore tout à fait ça, mais au moins je pouvais avancer. Une vingtaine de minutes s'écoulèrent, je n'étais plus très loin de mon lieu de travail. Après avoir longé un bâtiment ultramoderne sur la 5e avenue, j'entrai dans une place entourée par une grille et traversai la partie publique du parking pour accéder à l'espace réservé aux professeurs. Celui-ci était fermé par une barrière, que j'ouvris grâce à une carte électromagnétique. À chaque fois, quelques étudiants regardaient mon véhicule avec une envie palpable, parfois teintée de jalousie. Il faut dire que la plupart de mes collègues n'étaient pas des férus d'automobiles et se contentaient facilement de voitures

tout à fait communes, et c'était un euphémisme. En vérité, le parking réservé au corps enseignant était rempli de véhicules en état de délabrement avancé.

— Hey, Aiden ! lança l'un de mes collègues alors que je m'apprêtai à récupérer ma mallette.

C'était Ian Miller, peut-être le meilleur designer de la ville. Il possédait sa propre entreprise et dispensait un jour de cours hebdomadaire à la Parsons.

— Salut Miller, répondis-je en échangeant une poignée de main énergique.

— Comment tu vas ? Ton bouquin, ça avance ?

— Mon manuscrit est bientôt prêt, je vais pouvoir l'envoyer à des éditeurs.

— Magnifique. Je te souhaite beaucoup de succès, tu le mérites ! dit-il avec sa lueur habituelle dans le regard.

Nous parlâmes de choses et d'autres en rejoignant l'entrée de l'école. Dès les premières lueurs du jour, le hall de celle-ci baignait dans une atmosphère presque envoûtante. Accaparé dès son arrivée par l'un de ses assistants, Miller n'eut même pas le temps de prendre un café. Il lâcha un léger soupir, puis me salua d'un bref signe de la main avant de s'embarquer dans des discussions interminables sur comment concevoir un design attrayant pour l'emballage de boissons d'un célèbre fast-food. Je rejoignis pour ma part une jeune femme qui travaillait pour le service des ressources humaines et qui buvait un grand cappuccino, seule à une table de la cafétéria.

— Salut Christie, lui lançais-je sur un ton enthousiaste.

— Bonjour Aiden, ça va ?

Je hochai la tête en signe d'approbation avant d'introduire une pièce dans l'automate. L'odeur du café se répandit dans les airs alors que je récupérais mon gobelet.

— Quelles sont les nouvelles ? Tu as passé un bon week-end ? demandai-je à Christie en m'asseyant en face d'elle.

— J'ai passé tout mon dimanche à rechercher mon chien. Je l'avais confié à mon frère pour qu'il aille le promener mais cet idiot a détaché sa laisse, raconta-t-elle avec le sourire.

— Oh, je vois… C'est toujours embêtant. Et tu l'as retrouvé ?

— Oui, c'est une voisine qui m'a appelée. Il grattait à sa porte et comme elle a peur des chiens, j'ai volé à sa rescousse pour finalement me rendre compte qu'il s'agissait de Woopy.

— Woopy ? Qu'est-ce que c'est comme race ?

— C'est un husky de Sibérie.

— Oh, magnifique !

— Et toi, qu'as-tu fait ? me demanda-t-elle.

— Oh… pas grand-chose pour être franc.

Ma séparation occupait passablement mon esprit et j'avais de la peine à profiter de mon temps libre. Les demandes de plus en plus farfelues que m'adressait mon épouse par l'intermédiaire d'une avocate peu scrupuleuse me déstabilisaient et m'empêchaient d'être productif.

— Il est l'heure pour moi ! lançai-je subitement. Passe une excellente journée.

— Merci Aiden, bonne journée.

Mon cours devait débuter dans une dizaine de minutes au dernier étage. Celui-ci portait sur le marketing des produits de luxe. Je me hâtai d'emprunter l'un des larges escaliers présents dans le bâtiment. Quelques étudiants studieux étaient déjà présents dans la salle. Le cours commença à l'heure prévue, mais il fut interrompu au bout d'une trentaine de minutes par l'arrivée tardive de Mike.

Mike Wilkins était un élève étourdi mais talentueux. Ce jour-là, il débarqua complètement essoufflé en tenant son sac devant lui comme un bouclier. Il s'excusa platement et m'expliqua qu'il avait eu une panne de réveil. Cela me fit sourire et je l'invitai à s'asseoir. Le cours se poursuivit sans interruption jusqu'à l'heure de midi où je me rendis dans un petit restaurant italien, accompagné de deux collègues. Trop occupé par ses projets, Miller était resté dans son bureau pour travailler. Bien qu'un peu lourde sur l'estomac, l'assiette de pâtes que j'avais commandée fut délicieuse. Il était déjà treize heures, je n'avais pas le temps de traîner. Après avoir bu d'une traite un espresso particulièrement corsé, je demandai l'addition à la sculpturale serveuse qui s'affairait deux tables plus loin. Lorsque celle-ci revint vers nous, elle déposa une carte à mon intention et me lança un sourire complice. En la retournant, je découvris un numéro de téléphone. Le message semblait assez clair. Je la glissai dans la poche intérieure de ma veste sous l'œil amusé de mes collègues. Mon après-midi fila à toute vitesse. Le fait de n'avoir que deux heures de cours y était certainement pour quelque chose, me dis-je en riant intérieurement. J'adorais mon

travail, car il me permettait de penser à autre chose que mes problèmes et je n'avais pas vraiment l'impression de travailler. Ça n'était pas de la paresse, mais l'intérêt de mes étudiants induisait une multitude d'interactions qui laissaient beaucoup de place à l'improvisation. En arrivant chez moi, je déposai ma mallette avant de me faire happer par le confort irrésistible de mon canapé. Je m'étais à peine assoupi que mon portable vibra et me sortit de ma torpeur. Les yeux mi-clos, je tendis le bras pour l'attraper. Trop tard, la tentative d'appel venait de se terminer. C'était Adriana, une fille que j'avais rencontrée dernièrement lors d'une soirée au *1 Oak Club*, l'un des plus prestigieux endroits de New York qui signifiait « One Of A Kind ». Rien que son nom transpirait l'élitisme. Le temps de me servir un verre d'eau et je la rappelai.

— Hello Aiden, me lança-t-elle en décrochant.

Sa voix réjouie m'indiqua que j'avais fait bonne impression.

— Tu vas bien ? lui demandai-je.

— Très bien. Je voulais savoir si tu étais libre ce week-end ?

Elle paraissait un peu stressée et cela contrastait avec l'assurance dont elle avait fait preuve lorsqu'elle avait planté ses yeux dans les miens au coin du bar. Pour une fois, il m'était possible de me libérer sans trop de problèmes. Mais je ne pouvais pas lui laisser croire que j'étais aussi accessible, pensai-je amusé.

— J'ai déjà quelque chose de prévu. Je serai peut-être disponible un moment samedi, mais en fin de soirée.

— Oh, tu vas au *1 Oak* ? demanda-t-elle avec excitation.

— Je ne sais pas encore.